

CHAPITRE VI

La Jeune Belgique au Carrefour. — *La Jeunesse Blanche.* — *Georges Rodenbach secrétaire de rédaction du Progrès.* — *Le Livre de Jésus.* — *Départ pour Paris.* (1886-1888.)

Où en est *La Jeune Belgique* le jour où paraît *La Jeunesse Blanche* (15 mars 1886), et comment peut-on définir la situation littéraire du moment et son action sur l'esprit de Rodenbach ?

La littérature française est en pleine crise. Une réaction se dessine contre les outrances du Naturalisme, le mouvement qui a succédé à la période parnassienne si compassée dans ses manifestations, si peu vivante. La jeunesse parisienne commence à battre en brèche le dogme de l'Art pour l'Art et le culte trop exclusif de la forme.

Baudelaire, ce phare de la pensée poétique en cette fin du XIX^e siècle, après avoir été le maître des Parnassiens par la peinture objective, si nette de trait, de ses *Tableaux Parisiens*, puis celui des naturalistes par son goût du réalisme truculent, est en passe de devenir celui de la génération montante, génération qui tourne le dos à l'action, est en proie au doute, et se laisse aller au pessimisme que symbolise si bien *Spleen et Idéal*.

Les *Jeunes Belges* opposent de la résistance au courant démoralisateur, car à la volonté de créer des œuvres

vivantes s'ajoute pour eux la volonté de les écrire en français, en bon français clair qui n'ait rien de commun avec le langage encombré de flandricismes et de wallonismes parlé autour d'eux. De plus, ils veulent imposer une littérature nouvelle là où n'est lue que la littérature relâchée de la presse politique. Ils doivent vaincre l'indifférence du public pour tout ce qui est littérature véritable, roman et poésie.

Jusqu'ici, le résultat a été maigre, pour ainsi dire inexistant ; car comment gagner la confiance, provoquer des applaudissements de la part d'une masse qui ne lit pas, ou qui ne lit, par exception, que des livres portant l'étiquette de Paris ? La littérature de la jeunesse française vilipendée par des aînés célèbres ou glorieux ne facilite pas l'action de la *Jeune Belgique*, et les livres que publient ses collaborateurs ne peuvent acquérir une diffusion suffisante.

Comme ses amis, Rodenbach devait en subir nécessairement les conséquences. De plus, les deux dernières années écoulées ne l'avaient pas rendu heureux. Depuis son installation à Bruxelles, sa situation morale et matérielle ne s'était pas améliorée. Les clients désertaient son cabinet d'avocat, et, le plus souvent, il vivait replié sur lui-même. Dans sa vie de solitaire, l'effervescence et le brouhaha des remuants *Jeunes Belges* auxquels il se mêlait par à-coups, n'étaient que des diversions momentanées. S'il n'était pas encore l'homme envoûté d'une ville, comme il le sera plus tard, dans sa pensée il vivait presque comme le stylite antique qui, juché au haut de sa colonne, voyait « la multitude vile » s'agiter « sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci » dans une activité tumultueuse et vaine à ses yeux.

Pourtant, d'avoir goûté au naturalisme, d'avoir trempé les lèvres dans son « vin bleu » enivrant, sous les espèces du *Mâle* de Camille Lemonnier, du *Mort* et de *Thérèse Moni-*

que, Rodenbach avait conservé un certain goût pour le réalisme (après *Les Tristesses* n'a-t-il pas eu l'intention d'écrire un livre sur les *Kermesses Flamandes*, intention qui fut réalisée plus tard par Verhaeren dans ses *Flamandes* ? ⁽¹⁾).

N'oublions pas non plus que la première page de *L'Hiver Mondain* porte en épigraphe la définition si caractéristique du *Réalisme* donnée par les Goncourt ⁽²⁾.

Sentinelle avancée de la littérature française en Belgique, resté en rapports constants par des lettres avec le monde littéraire le plus avancé de la Ville Lumière, le jeune poète a d'abord adhéré au culte de la forme (il n'y renoncera jamais) et à celui de la recherche continuelle de l'originalité en art. Souvent depuis 1878, il a insisté sur l'action des poètes parnassiens, comme Lemoyne, Brizeux, Aicard, Theuriet, qui, en chantant leur petite patrie, avaient tiré de leurs souvenirs des accents particuliers. Il avait même écrit un jour, à propos de Theuriet : « Dans l'évocation des paysages familiers s'avère la préoccupation constante d'établir des *correspondances*. » Des *correspondances* chères à Baudelaire qui dans son célèbre sonnet affirme que :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

C'est en voguant dans le sillage de Baudelaire — tout en conservant son originalité propre — que Rodenbach re-

⁽¹⁾ Cf. *Le Journal des Gens de Lettres belges*, 1^{er} novembre 1880 et 15 mars 1881.

⁽²⁾ Le *Réalisme* n'a pas l'unique mission de décrire ce qui est bas, ce qui est répugnant ; il est venu au monde aussi, lui, pour définir dans l'écriture artiste ce qui est joli, ce qui est élevé, ce qui est bon, et encore pour donner les aspects et les profils des êtres raffinés et des choses riches.

joint le grand courant de la littérature française qui s'épanouira quelques années plus tard dans le symbolisme.

La Jeunesse Blanche montre bien cette recherche constante des correspondances entre les paysages urbains, les tintements de cloches et l'odeur de l'encens aimés du poète gantois.

Mais l'idée de la mort plane également sur ce livre, le découragement et l'incapacité de vivre. C'est le pessimisme qui étend son voile opaque sur la pensée de l'artiste.

Du pessimisme, il connaît trop l'influence morbide. Depuis 1878, l'année où il fréquentait à Paris les cours de M. Caro et le salon de M^{me} Ackermann (on se souvient qu'il avait dédié à celle-ci son poème *L'Infini*, des *Tristesses*). Il l'avait souvent étudié dans ses dernières manifestations philosophiques et poétiques. Fréquemment même ⁽¹⁾, il avait donné des conférences sur ce sujet qui lui tenait particulièrement à cœur. « Ce pessimisme, disait-il ⁽²⁾, est intéres-

⁽¹⁾ En 1882, 1885, 1886, 1887 et 1888. A plusieurs reprises cette conférence suscita de violentes critiques de la part de la presse catholique. En dernier lieu, après que Rodenbach eut prononcé celle-ci, pour la dernière fois, à Gand, le 23 janvier 1888, dans les salons de M. de Kerckhove, gouverneur de la Flandre orientale. Le lendemain, *Le Bien Public* traitait l'écrivain de « païen, sceptique et blasé » et lui prêtait des paroles antichrétiennes qu'il n'avait pas prononcées. Rodenbach envoya une lettre de protestation qui fut publiée dans *Le Bien Public* du 26 janvier. Pendant huit jours, la presse gantoise, tant de droite que de gauche, commenta aigrement l'incident.

⁽²⁾ Dans *Notes sur le Pessimisme (La Société Nouvelle, février 1887)*, notes que nous avons reproduites dans *Évocations*, pp. 178, 211. Postérieurement à cette publication nous avons découvert le texte intégral de la conférence intitulée *Le Pessimisme dans la Littérature*, prononcée à Bruxelles le 13 avril 1887, dans le recueil collectif de conférences édité par F. Larcier à Bruxelles, la même année, sous le titre : *Matinées littéraires artistiques et scientifiques* (pp. 195-227). Ce texte est plus long d'un tiers que celui que nous avons donné. Les matinées étaient organisées sous la présidence d'honneur de la Comtesse de Flandre.

ant, il est tragique parce qu'il sort de notre état social comme la floraison naturelle et vénéneuse », et il ajoutait : « Jamais le cerveau humain n'a été plus compliqué, aussi sensibilisé, aussi fouillé par toutes les curiosités de la sensation. L'abus du cerveau est la grande maladie. Et ce cerveau moderne, surmené, en arrive à souffrir pour des détails, à raffiner pour de subtils ennuis... nous en arrivons à souffrir pour des nuances. » C'est pour cela que, dans la société du temps, le délicat et le rare ont tort devant le servile et le banal », et que « d'une pareille société est sortie tout naturellement une littérature pessimiste qui a déclaré la vie mauvaise, l'espoir et l'effort inutiles, qui a prêché le renoncement aux désirs — puisque toute douleur vient d'un désir non satisfait — et proposé pour l'idéal la paix de la mort et le repos du néant ». Et ce pessimisme ⁽¹⁾ ne fera que s'enfoncer dans l'esprit du poète, colorera « toutes ses pensées de ses teintes sombres » ; son art en sera fortement marqué. D'ailleurs, ce pessimisme, de par l'éducation religieuse de Rodenbach, était latent en lui ; n'a-t-il pas écrit, dans ces mêmes notes, qu'on retrouve dans la religion chrétienne la condamnation de l'action ?

« Les livres saints ne disent-ils pas que le monde n'est qu'une vallée de larmes, que l'homme n'est que vanité et que ses jours ne sont qu'une ombre ⁽²⁾ ? »

⁽¹⁾ Ce n'est que quelques années plus tard (1889-1898) que le pessimisme influença profondément Verhaeren, Maeterlinck, Iwan Gilkin et autres Jeunes Belges.

⁽²⁾ Dans son livre *Le Pessimisme du XIX^e siècle* (p. 18), E. Caro avait exprimé à peu près la même idée sous cette forme plus didactique : « Il y a dans le christianisme un côté sombre, des dogmes redoutables, un aspect d'austérité, de dépouillement, d'ascétisme même, qui n'est pas toute la religion sans doute, mais qui en est une partie essentielle, un élément radical et primitif, avant les atténuations et les amendements de la foi. Le christianisme va exclusivement de ce côté et sous cet aspect, comme une doctrine d'expiation,

Dans la vie d'un homme aussi sensible que Rodenbach, les coïncidences ne sont-elles pas déterminantes ?

Étudions maintenant *La Jeunesse Blanche*. Elle a été écrite entre 1884 et 1885. Une première version, très fragmentaire, parut dans un recueil oublié aujourd'hui et sous un titre moins que révélateur : *Union Littéraire Belge* — concours 1884-1885 — rapports et œuvres couronnés ⁽¹⁾.

C'est dans ce volume que sont publiés pour la première fois *Le Prologue*, *La Maison Paternelle*, *Vers Le Passé*, *Les Jardins*, *La Prière*, *Charme du Passé*, *Collège Ancien* (sous le titre *Premier Collège*), *Matins Joyeux* (sous le titre *Matins Roses*), *L'Horloge*, la majeure partie des poèmes de la série des *Choses de l'Enfance* et quelques-uns de la série *Soirs de Province* (à l'exception toutefois du poème si curieux *Seul*, que nous reproduisons plus loin). Plusieurs poèmes de la première version de *La Jeunesse Blanche* ne seront pas repris dans le volume publié par A. Lemerre.

Voici deux sonnets : *Connivence* et *La Peur* rejetés par le poète et dont le charme simple et doux nous touche pourtant :

CONNIVENCE.

*Dans ces vers en sourdine où s'étouffent mes cris,
Je veux que chacun trouve un peu de son enfance.
Leurs âmes et la mienne étant de connivence,
Quand j'écris mon passé, c'est le leur que j'écris.*

comme une théologie des larmes et d'épouvante, et de quoi frapper certaines imaginations et les incliner à une sorte de pessimisme (c'est du jansénisme outré) ».

⁽¹⁾ P. Weissenbruch, Bruxelles. Depuis quelques années, *L'Union Littéraire Belge* organisait deux concours annuels : l'un pour une œuvre d'imagination inédite en prose, et l'autre pour une œuvre poétique d'au moins 400 vers. Elle publiait ensuite en un volume les deux œuvres couronnées. Ce fut le cas, en 1884-1885, pour cette version de *La Jeunesse Blanche*.

*L'enfance a des lointains dont le regard s'étonne,
Son charme vous obsède opiniâtrement ;
Elle est toujours la même et change à tout moment ;
L'enfance est une mer sublime et monotone.*

*Rien que des flots menus et courts, et cependant
C'est tout un infini sous l'assomption rouge
D'un soleil douloureux qui palpite et qui bouge.*

*C'est ainsi que j'évoque en mon poème ardent
L'enfance de chacun où blanchit un sillage :
Tout le chant de la mer est dans un coquillage !*

LA PEUR.

*Tous les enfants ont peur en se couchant le soir.
Les rais blancs de la lune ont des luisants d'épées,
Et les grands papillons, aux ailes d'or fripées,
Dans les tombeaux en feu des lampes s'en vont choir.*

*Les enfants ont très peur : dans l'étang du miroir
Ils croient voir se noyer des corps nus de poupées,
Et leurs tremblantes mains sont sans cesse occupées
A chercher sous leur lit des spectres dans le noir.*

*Mais la lumière éteinte, ils ont plus peur encore :
Au moindre craquement dans la chambre sonore
Ils croient que tout à coup le plancher va s'ouvrir.*

*Ils ont le vague instinct de la mort et des drames,
Ils savent que la nuit est la voleuse d'âmes,
Et, blottis dans leur couche, ils ont peur de mourir !*

Pour quelles raisons, se demandera-t-on, Rodenbach avait-il éliminé d'aussi beaux vers de son livre ? C'est que le rap-

port du concours de *L'Union Littéraire*, bien que rédigé par Edmond Picard, n'avait pas été tendre pour le poète. A ses éloges Picard avait mêlé des critiques assez acerbes touchant la forme. Après avoir déclaré, notamment, qu'il trouvait « l'œuvre très sincère, constamment émue, imprégnée des souvenirs encore tièdes d'épisodes vécus, se déroulant dans des paysages vus, exprimant des sensations éprouvées », après avoir cité des vers bien frappés, « pleins et sonores, exprimant en quelques mots très justes une pensée tendre et profonde, ingénieuse ou ingénue », E. Picard s'était mis à souligner les défaillances du poète, à relever des négligences, la trop grande répétition des mêmes images, des mêmes mots. Tout cela en des termes lourds : « On ne supposerait jamais combien de fois le blanc, le noir et la lune reparaissent, écrit-il. *C'est une course circulaire comme celle du jeu des petits chevaux, dans laquelle, à point nommé, la ronde ramène les mêmes jaquettes et les mêmes toques.* Pour la poésie, cette princesse qui ne doit marcher vêtue que d'étoffes et de joyaux rares, c'est d'une banalité fâcheuse. Les pierres précieuses sont remplacées par de la verroterie ». Là-dessus il reproduisait à la file une trentaine de vers de poèmes différents où le mot *blanc* était répété trente fois.

Il va sans dire que Rodenbach en fut formalisé. Il donna même sa démission de *L'Union Littéraire* parce que le comité de celle-ci avait refusé de lui soumettre les épreuves de son livre (1). Cependant le poète, après réflexion, accepta la leçon du rapporteur. Il retaila nombre de ses vers, supprima le clinquant de certaines images et recomposa plusieurs poèmes.

Voici, à titre d'exemple, le premier état et le dernier de

la pièce *Les Jardins* ; à seule fin de mettre en évidence le souci de perfection de l'auteur.

Premier état :

LE JARDIN.

*Parmi les souvenirs de mon enfance éteinte,
Un des plus persistants m'évoque un vieux jardin,
Et les matins d'avril, quand une cloche tinte,
Comme aux jours décédés, je m'y revois soudain.*

*Un vieux jardin humide aux pensives allées,
Jardin mélancolique aussi noir qu'un remords,
Dont les arbres pleuraient leurs feuilles en allées
Et qui nous effrayait comme un enclos de mort.*

*Mais sitôt le printemps, quelles métamorphoses !
Quand, désaccoutumés des lilas par l'hiver,
Nous semblions goûter la nouveauté des choses
Et surprendre nos yeux par l'imprévu du vert.*

*C'était le renouveau ! C'était Pâques fleuries !
Et nous allions cueillir de nos doigts cajoleurs,
Dans le jardin plus gai qu'un décor de fêtes,
Des œufs de pourpre et d'or cachés parmi les fleurs.*

*Troupe d'enfants légers vêtus de robes blanches,
Nous amusions le vent par l'écho de nos jeux,
Et nous nous demandions, voyant fleurir les branches,
Si l'hiver revenait dans les arbres neigeux.*

*Le chien, en secouant son gros collier de cuivre,
Nous poursuivait dans l'herbe — oh ! les divins matins !
Et nous sachant jolis, roses, contents de vivre,
La mère souriait sous ses bandeaux châains.*

(1) *La Réforme*, 17 juin 1885, 2^e page, 1^{re} colonne.

*Cependant qu'au lointain, dans les molles lumières
Du ciel où s'arborait le drapeau bleu d'avril,
Les carillons épars, les cloches coutumières
S'évadaient du silence et rentraient de l'exil.*

*Oh ! l'amer souvenir de ces belles aurores !
Où, parmi la gaité des voix et des rayons,
On eût cru voir tomber de ces urnes sonores
Leurs ailes tout en fleurs — les premiers papillons !*

Dernier état : LES JARDINS.

*Les jardins de l'enfance aux roses oubliées
Ressuscitent parfois dans un vieux livre où dort
Les ailes repliées
Un grand papillon mort.*

*On songe avec tristesse aux aubes en allées
Où le papillon mort, grisé par les chaleurs,
Ouvrait dans les allées
Son éventail en fleurs.*

*On songe qu'en ces jours de floraison première
La Jeunesse, elle aussi, posait par les chemins
Ses ailes de poussière
Sur les pâles jasmains.*

*Et soudain, on revit le prime temps des roses,
Le temps où l'on goûtait, dans le jardin rouvert,
La nouveauté des choses
Et l'imprévu du vert.*

*L'heureux temps d'enfantine et crédule démence
Où l'on croit, au printemps, quand les arbres sont blancs,
Que l'hiver recommence
Dans les rameaux tremblants,*

*Où la légende en fleur des semaines pascales
Cache dans les jardins des œufs mauves et bleus
Parmi les feuilles pâles
Et les gazons frileux.*

*Des œufs d'or qu'on croirait jetés là par les anges
Qui les auraient soustraits aux nids frêles bâtis
Par des vols de mésanges
Aux toits du Paradis.*

*Oh, les jardins emplis de soleil et d'enfance
Quand les cloches de Rome, un matin clair d'avril,
S'évadent du silence
Et rentrent de l'exil !*

La Jeunesse Blanche reflète bien les oscillations de pensées de son auteur. Tantôt il chante son enfance heureuse, à peine effleurée par quelques tristesses fugitives, tantôt il se complait dans l'évocation décevante de l'écroulement de sa foi et des blessures cuisantes que l'adversité lui a faites.

Dans *Choses de l'Enfance* et *Premier Amour*, ce sont les thèmes les plus vivants du recueil *Le Foyer et les Champs*, des *Tristesses* et même de la *Mer Éléante* qui reparaissent (c'est d'ailleurs la dernière fois qu'ils seront employés par Rodenbach).

Le poète évoque un à un ses beaux souvenirs d'enfance : la maison paternelle, les chères sœurs mortes, ses années de collège, les fêtes religieuses, ses promenades dans la campagne en compagnie de condisciples bavards et remuants, ses premières émotions d'art provoquées par la lecture des vers langoureux de Lamartine et de Musset, la douceur de son premier amour — « Parfum de la nouvelle rose » — dans la libre expansion de la jeunesse et l'élévation des sentiments.

DOUCEUR DU SOUVENIR.

*Souvenir ! ô douceur d'un amour qui s'achève !
 Souvenir ! ô douceur d'un songe qui n'est plus !
 Rappel triste, en marchant, d'anciens vers qu'on a lus,
 Écume de la mer dont s'argente la grève.*

*L'église a disparu, mais la cloche on l'entend !
 Souvenir ! ô douceur de la convalescence !
 Charme de la sourdine et de la réticence
 Qui font paraître au loin le rythme plus chantant.*

*L'amour fini ressemble à la mélancolie
 Du soir ; au pied du mont, quand la flore est cueillie,
 Il ne faut pas plus loin fatiguer ses genoux,*

*Ni trop s'époumoner à monter jusqu'au faite,
 Car, après tout, l'amour qui mit notre âme en fête,
 S'il eût été plus long, aurait été moins doux.*

Ces vers si chantants résument bien la tendre mélancolie des souvenirs du poète.

Soirs de Province, Les Jours Mauvais, Mélancolie de l'Art, sont d'un tout autre ton. Déjà ce poème *Seul*, d'une vigueur d'exécution et d'une envolée si sereine dans sa tristesse, par lequel débute la suite *Soirs de Province*, marque l'évolution de la pensée, l'acheminement vers le renoncement. Le poète se retire de la masse pour jouer son rôle de stylite moderne, de fils spirituel de Baudelaire :

SEUL.

*Vivre comme en exil, vivre, sans voir personne,
 Dans l'immense abandon d'une ville qui meurt,
 Où jamais on n'entend que la vague rumeur
 D'un orgue qui sanglote ou du Beffroi qui sonne.*

*Se sentir éloigné des âmes, des cerveaux,
 Et de tout ce qui porte au front un diadème ;
 Et sans rien éclairer, se consumer soi-même
 Tel qu'une lampe vaine au fond de noirs caveaux.*

*Être comme un vaisseau qui rêvait d'un voyage
 Triomphal et joyeux vers le rouge Équateur
 Et qui se heurte à des banquises de froideur
 Et se sent naufrager sans laisser un sillage.*

*Oh ! vivre ainsi ! tout seul ! voir se flétrir
 La blanche floraison de son âme divine,
 Dans le dédain de tous et sans qu'aucun devine,
 Et seul, seul, toujours seul, se regarder mourir !*

Le poète se sent en proie aux tourments de l'analyse, aggravés de la perte de la Foi. Il constate lui-même dans l'analyse :

*On croit ne plus souffrir que sa Foi soit éteinte,
 Encensoir qui n'a plus de feu,
 Mais on sent tout à coup le grand regret d'un Dieu,
 Quand une cloche le soir tinte !*

En correspondance avec ses états d'âme, l'ascendant s'établit sur lui des paysages de Flandre, avec leurs canaux, leurs béguinages émergeant « dans la verdure et la paix des banlieues, leurs brouillards — écharpes du deuil des saisons défuntes — leurs cloches et leurs processions ⁽¹⁾ ».

(1) Il n'est jamais question de Bruges dans *La Jeunesse Blanche*, et aucun de ses sites n'y est décrit. *Béguinage Flamand, Vieux Quais, Dimanches, Soirs de Province*, sont incontestablement « gantois ».

Les « anciennes candeurs » sont bien finies. Il ne reste plus que la douleur :

*Douleur d'avoir appris la vie,
De ne plus croire à rien des choses qu'on rêva.
Et de ne plus savoir vers quel soleil on va
Sur la pente qu'on a gravie.*

*Douleur, la plus grande douleur,
Éternelle douleur de douter de soi-même
Et d'ignorer toujours si l'Art béni qu'on aime
Couronnera votre pâleur.*

L'« ennui de vivre » s'empare de l'artiste lorsque celui-ci a vu que la foule a fermé les yeux à la poésie :

*Pour voir les histrions publics, maîtres des villes,
Qui taillent leurs habits de clowns dans nos drapeaux.*

Lui que l'amour et la Foi ont trahi, il va chercher un refuge dans l'Art, l'Art qui lui suggère cette consolation :

*Vis seul. C'est un temps dur d'épreuve à traverser ;
Mais fais ce sacrifice à ta sublime envie :
Pour vivre après la mort, sois donc mort dans la vie !*

Cependant, dans un dernier sursaut de sa Foi défaillante, le chrétien ulcéré invoque Dieu et lui demande, « pour souffrir la haine et supporter l'affront » :

*Seigneur, donnez-moi donc cet espoir de revivre,
Dans la mélancolique éternité du Livre ⁽¹⁾.*

(1) Ces deux vers ont été gravés comme épitaphe sur le tombeau du poète, au cimetière du Père-Lachaise, à Paris. A la demande de sa veuve, Charles Guérin les avait choisis dans son œuvre.

La Jeunesse Blanche se clôt sur cette page dans laquelle est formulé le nouveau credo de l'homme qui abandonne pour toujours sa jeunesse, pour franchir une nouvelle étape de son calvaire sur cette terre ingrate à l'artiste en route vers l'Éternel Mystère :

VEILLÉE DE GLOIRE.

*Quel orgueil d'être seul à sa fenêtre, tard,
Près de la lampe amie, à travailler sans trêve,
Et sur la plage blanche où l'on fixe son rêve
De planter un beau vers tout vibrant, comme un dard !*

*Quel orgueil d'être seul pendant les soirs magiques
Quand tout s'est assoupi dans la cité qui dort,
Et que la Lune seule, avec son masque d'or,
Promène ses pieds blancs sur les toits léthargiques !*

.....
*L'orgueil qu'ont les amants, les moines, les poètes,
D'être en communion avec l'obscurité,
Et d'avoir à leur cœur des vitraux de clarté
Qui ne s'éteignent pas pendant les nuits muettes.*

*Quel orgueil d'être seul, les mains contre son front,
A noter des vers doux comme un accord de lyre
Et, songeant à la mort prochaine, de se dire :
Peut-être que j'écris des choses qui vivront !*

Dans *La Jeunesse Blanche*, les images de l'enfance de Rodenbach, les images de son pays, dessinées avec une amoureuse précision, un relief accusé, se prolongent en émotions, en troubles de la sensibilité.

Tout ce que Rodenbach saisit, tout ce qu'il peint est en

lui, et ne se détache pas de lui. Le rêve et la vie ne se distinguent presque pas chez lui. Il a souffert. Aussi, toute son habileté dans l'existence consiste à mettre d'accord ces éléments en lutte, à se faire une vie telle qu'il n'y retrouve que les images familières à son rêve. Il se souvient trop de la phrase qu'il a inscrite sur la porte de sa petite chambre de Gand : « Plus l'homme s'isole, plus il s'élève. »

Les vers de *La Jeunesse Blanche* sont fermes et fluides à la fois, matériels, sans éclat trop vif. Ils marquent un moment d'heureux équilibre entre la rigidité parnassienne et la mollesse excessive des premiers symbolistes ⁽¹⁾.

La langue du poète s'est épurée. Les répétitions d'expressions favorites comme « rêves blancs », « blanches processions », « feux blancs de la lune », et des interjections « Oh ! la pluie, oh ! les lentes traînées, ô mon âme », sont encore fréquentes, cependant elles passent presque inaperçues dans la souple cadence des vers. Quelques néologismes comme « aromal » et « mélancoliser » se rencontrent encore. Les enjambements sont rares, ainsi que les rythmes ternaires.

Dans *Les Tristesses*, *La Mer Élégante* et *L'Hiver Mondain*, le souvenir des *Fleurs du Mal* est très apparent. Rodenbach y reprend plusieurs thèmes de Baudelaire : ceux de la femme triste, du pouvoir évocateur des parfums, des correspondances, et du poète en butte aux vexations mesquines de la foule, ce dernier thème plutôt cher aux Parnassiens. Dans *La Jeunesse Blanche*, cette parenté littéraire est moins accusée, elle affecte la forme plutôt que la pensée. Comme Baudelaire, Rodenbach traîne à sa suite le remords et le dégoût. Il y

(1) Leur harmonie donne bien l'impression si heureusement formulée par Iwan Gilkin dans cette phrase : « C'est le chant de l'oiseau qui a retrouvé son nid » (*Revue belge* du 15 janvier 1924).

des analogies, des similitudes entre les vers de *Litanie d'Amour*, de *Refuge dans l'Art*, de *L'Ennui de Vivre*, de *Brouillard*, des *Solitaires*, de la *Pluie*, de *La Jeunesse Blanche*, et d'une *Madone*, *Le Reniement de Saint Pierre*, *Le Masque*, des *Phares*, *Sed Non Satiata*, *Le Balcon*, des *Fleurs du Mal*. Mais à l'inverse de Baudelaire, qui, malgré son dégoût de la vie, son spleen, sent le bouillonnement de la vie le soulever et l'exprime souvent avec violence, Rodenbach recule devant le mouvement, le cri, et le geste. De plus, sa poésie a une couleur locale que l'on ne rencontre pas d'une façon aussi égale, aussi continue, dans celle de son grand aîné, ni, en général, dans les vers des poètes de France. Il mêle à son inspiration toute la Flandre. Dans ses tableaux, ses images, ses comparaisons, surgit à chaque page le paysage flamand : ciel bas et nuageux, pluie, brouillard, s'élevant des eaux des vieux quais, maisons à pignons, béguinages, mois de Marie, processions, premières communiantes. Voilà des thèmes nouveaux, bien à Rodenbach, et qui donnent à son recueil une véritable unité d'inspiration.

La Jeunesse Blanche est une des meilleures œuvres de Rodenbach, à la fois la plus tendre et la plus triste dans sa forme juvénile d'une cadence vaporeuse. Elle n'est compliquée que superficiellement ; une grande fraîcheur de sentiments s'en dégage. *Le Règne du Silence*, *Les Vies Encloses* et le *Miroir du Ciel Natal* sont d'un art plus subtil et plus achevé, malgré une certaine froideur de ton et de forme.

Par toutes ses qualités d'inspiration et d'incantation, *La Jeunesse Blanche* possède de grandes chances de durer et de laisser quelque chose d'elle « dans les barques humaines ». D'ailleurs le succès du livre n'a pas faibli ⁽¹⁾. Bien que fort

(1) Lorsque, en 1913, l'éditeur Fasquelle publia une nouvelle édition du livre, depuis longtemps épuisé chez A. Lemerre, celle-ci s'enleva en quelques mois.

discutée en Belgique, dès qu'elle parut, *La Jeunesse Blanche* reçut un accueil très chaleureux dans la presse française. Philippe Gille dans le *Figaro*, Marcel Fouquier dans le *XIX^e Siècle*, Max Gaucher dans *La Revue Bleue* et des critiques littéraires moins en renom que ceux-ci, dans *Le Gaulois*, *Le Voltaire*, *Le Soleil*, *La Pléiade*, *Le Chat Noir*, tressèrent des couronnes au poète, exaltèrent la qualité de son talent, lui apportèrent de ce fait un sérieux encouragement dont cette année-là il avait bien besoin, car il éprouvait de la peine à résister aux marques de dénigrement, voire d'hostilité, de plus en plus nettes que lui montraient certains de ses camarades de lettres.

Malgré le succès indéniable remporté par son dernier livre, peut-être à cause de ce succès inespéré, Rodenbach semble vouloir se replier encore plus sur lui-même qu'auparavant.

Des fissures commencent à se montrer dans le bloc jadis si compact de *La Jeune Belgique*. Edmond Picard et *L'Art Moderne* se montrent épris tantôt d'un art plus social et tantôt d'un art plus national que *l'Art pour l'Art* prôné par *La Jeune Belgique*. Les dîners dominicaux d'Edmond Picard sont délaissés par les Jeunes Belges, qui ne veulent pas évoluer avec leur temps, et ils ne sont plus fréquentés que par Camille Lemonnier, Georges Rodenbach, Émile Verhaeren et la jeune troupe qui s'est groupée autour de la *Société Nouvelle*, dirigée par Fernand Brouez ⁽¹⁾. Cependant Rodenbach collabore encore à *La Jeune Belgique*. Il a même l'honneur de présenter aux lecteurs de celle-ci trois nouvelles recrues précieuses, qui se feront un grand nom dans la littérature française. Par un hasard heureux, ces « nouveaux » étaient égale-

ment d'anciens élèves du Collège Saint-Barbe de Gand : Grégoire Le Roy, Charles Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck ⁽¹⁾. C'est Rodenbach qui, le premier, les fit connaître au public. En 1887, le bloc *Jeune Belgique* se désagrège de plus en plus. Edmond Picard, à la suite d'une intervention à la Chambre d'un député indépendant (M. Slingeneyer) qui a demandé au ministre des Beaux-Arts des encouragements officiels pour les jeunes écrivains belges, entreprend la publication d'une anthologie d'écrivains belges, avec l'appui financier du Gouvernement. Lemonnier, Verhaeren et Rodenbach le secondent dans sa tâche. Mais *La Jeune Belgique*, pour faire pièce à l'auteur de *La Forge Roussel*, décide de publier elle aussi une anthologie, mais rien que de poésies : *Le Parnasse de la Jeune Belgique* qui paraît quelques mois avant l'autre ⁽²⁾.

Désormais *La Jeune Belgique* est scindée en deux groupes.

Entre-temps, sur les représentations de sa famille qu'il envoyait régulièrement à Gand, deux ou trois fois par mois, abandonnant le barreau pour toujours, Georges Rodenbach accepte les fonctions de secrétaire de rédaction du *Progrès* ⁽³⁾,

⁽¹⁾ *La Jeune Belgique*, numéro du 5 juillet 1886, article reproduit dans *Evocations*, pp. 158-179.

⁽²⁾ Bruxelles 1887, in-8°. *L'Anthologie des Prosateurs belges* publiée par C. LEMONNIER, E. PICARD, G. RODENBACH, E. VERHAEREN. Grand in-8°, XI-360 pages, Bruxelles 1888. Il va sans dire qu'aucun poème de Verhaeren ou de Rodenbach n'est publié dans le *Parnasse de la Jeune Belgique* (L. Vanier 1889). Sur la polémique engagée au sujet de la publication des deux anthologies, cf. M. WALLER, *Jeune Belgique*, 6 juin 1887, *Art moderne*, 19 juin 1887, *L'Artiste*, 12 juin 1887, A. GIRAUD, *L'Anthologie*, 19 juin 1887, M. WALLER, *Encore l'Anthologie*, 26 juin 1887, M. WALLER, *Anthologie for Ever*, etc., F. VERMEULEN, E. Picard et le Réveil des Lettres belges (1881-1888), déjà cité, ainsi qu'une lettre de Rodenbach à C. Lemonnier.

⁽³⁾ *Le Progrès* (1886-1888) fut, la première année, une revue politique, industrielle et artistique, dominicale. En 1887, il devint bi-hebdomadaire (paraissant le mercredi et le samedi), et, à partir du 16 janvier 1887, se transforma

⁽¹⁾ Rodenbach est chargé de la *Chronique littéraire* de cette revue et y publiera sa conférence sur le *Pessimisme*.

un hebdomadaire fondé par un nouveau groupement politique : le parti indépendant. Ce dernier était formé de dissidents du parti catholique : quelques députés aux idées larges, désireux d'assainir l'atmosphère empoisonnée de la politique belge d'alors.

Le parti indépendant eut quelques beaux jours, mais sans lendemains. Toutefois, en 1886, dans l'ardeur de sa nouveauté, il devait attirer les hommes combatifs d'éducation catholique comme Rodenbach. Celui-ci se donne bientôt tout entier à sa tâche. Comme la politique n'est pas son fait, il en abandonne l'exposé et les commentaires à des collaborateurs spéciaux et se réserve la partie littéraire

du journal politique, industriel et artistique paraissant le jeudi et le dimanche. Il portait en manchette les deux devises : « Il n'y a d'habile que ce qui est honnête ». « Il faut être de son pays avant d'être de son parti. » Le *Progrès*, organe du parti indépendant, eut comme collaborateurs politiques : le baron Aug. Lahure, le comte d'Oultremont, MM. de Borchgrave, Frédéric Ninauve, Alfred Lamarc, Léon Somzée, Alfred Journez, Roger Laurent, les généraux Brialmont et Jacmart, autant de personnalités politiques luttant pour doter la Belgique du service personnel général dans l'armée et d'une législation sociale franchement moderne.

Le *Progrès* eut comme collaborateurs littéraires, en dehors de Henri Delagarde (son rédacteur en chef) et de Rodenbach (son secrétaire de rédaction), Camille Lemonnier, Edmond Picard, Émile Verhaeren, Iwan Gilkin (qui signait ses articles du pseudonyme Bock), Francis Nautet (chargé, la seconde année, de la chronique théâtrale), Octave Maus, etc. Successivement, *La Mort* d'Octave Feuillet, *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti, *Éval le Dompteur* de Léon Cladel, des fragments de *Germinal* de Zola et des nouvelles d'Henri Lavedan et de Ludovic Halévy furent donnés en feuilleton.

Nous avons eu le regret de constater qu'aucune bibliothèque publique belge ne possède au complet les deux années du *Progrès* ; et ce n'est qu'à l'obligeance d'un collectionneur, M. Charles Michel, de Liège, que nous avons dû le bonheur de consulter, quelques années avant la guerre de 1914-18, la collection si précieuse à plus d'un titre de l'ancien organe du parti indépendant : source oubliée de l'histoire de la littérature française de Belgique, comme *La Plage* en est une autre.

du journal. Dans chaque numéro, il publie une chronique bruxelloise qu'il signe tantôt de son nom, tantôt d'un pseudonyme : *Rémo* (en souvenir sans doute du livre d'Octave Mirbeau qui porte ce titre), et parfois aussi une notice littéraire, consacrée soit à Baudelaire, soit à Verlaine, soit à Villiers de l'Isle-Adam, soit encore à Arsène Houssaye.

La collaboration du jeune écrivain au *Progrès* est extrêmement brillante. Elle est la manifestation d'un esprit réellement indépendant que la veulerie contemporaine de l'esprit belge écœure. Il ne ménage pas d'ailleurs dans ses articles les apathiques. A différentes reprises, il les cingle à grands coups d'une ironie amère et furieuse, profitant de toutes les occasions que lui offre l'actualité : les grèves dans le Borinage, les manifestations marquantes du parti socialiste naissant, la condamnation d'un avocat gantois qui a tué sa femme — une ancienne actrice — dans un accès de jalousie. La chronique consacrée à cette condamnation est un beau morceau de prose écrit dans une langue chaude, emportée par un souffle élevé. C'est du journalisme vraiment original et qui devait forcément détonner dans la placide Belgique.

Dans les moments d'accalmie, à l'époque des grandes fêtes annuelles, le jeune écrivain, encore sujet à la nostalgie de sa *Jeunesse Blanche*, adopte un ton plus tempéré dans ses chroniques, et en prose cette fois, célèbre les belles fêtes de son enfance : Pâques, la Saint-Nicolas, la Distribution des Prix.

Pendant deux années — la durée de l'existence du journal — Rodenbach poursuivit sans relâche son travail au *Progrès*. Faute d'argent, celui-ci cessa de paraître. Mais cette fois, n'ayant plus le courage de résister, Rodenbach abandonna la lutte et quitta Bruxelles définitivement pour Paris.

Le talent de journaliste qu'il avait déployé dans *Le Progrès* lui avait attiré la sympathie littéraire de Prosper de Haulleville, directeur du *Journal de Bruxelles*, quotidien catholique. Son correspondant parisien Victor Fournel ayant résigné ses fonctions, il offrit la place à Rodenbach, qui l'accepta « comme un homme qui se noie saisit la perche providentielle tendue vers lui ».

En partant pour Paris, Georges Rodenbach emportait dans ses bagages le manuscrit d'un roman qu'il avait publié en feuilleton dans *L'Indépendance Belge*, sous le titre *La Vie Morte* ⁽¹⁾, d'une longue nouvelle : *L'Amour en Exil*, et d'un volume de vers : *Le Livre de Jésus* ⁽²⁾.

Ce *Livre de Jésus* est celle de ses productions qui a le plus préoccupé le poète ; pourtant il est resté inachevé et n'a jamais vu le jour du vivant de Rodenbach. On sait qu'il a été composé entre 1887 et 1888, immédiatement après *La Jeunesse Blanche*. Le seul point de contact qu'il a avec ce dernier ouvrage est sa forme parnassienne. En fait de conception, il en est très éloigné, car il est écrit sur un mode tout à fait impersonnel. Ce n'est plus le poète qui analyse ses sentiments, c'est Jésus qui exprime sa pensée sous forme de paraboles.

(1) Du 1^{er} au 25 juin 1886 (16 feuilletons).

(2) Publié pour la première fois partiellement dans un numéro spécial de *la Nervie* (Bruxelles) de juillet-août 1923, consacré à Georges Rodenbach, et repris ensuite dans le tome I des *Œuvres de Georges Rodenbach* éditées par le Mercure de France en 1923 (pp. 153-176). Quelques fragments du *Livre de Jésus* avaient paru : dans le supplément littéraire de *L'Indépendance belge* (*Les Fumées*, poème III) du 10 avril 1887, le poème V étant inséré à la fin d'un compte rendu d'une conférence sur *La Littérature Biblique* faite par Rodenbach à Bruxelles, et dans *La Revue Générale* de septembre 1888 (le poème VIII sous le titre *Parabole*). Une grande partie du livre est restée inédite. Le manuscrit complet appartient à M. Constantin Rodenbach.

Un soir, tristement éclairé par une pâle lune, Jésus est descendu sur la terre, et aussitôt il rencontre la douleur humaine sous ses formes extrêmes : corbillards dans les rues, glas funèbres, cimetières...

Il dit :

Songeant à la mort qui délivre :

Quel noir souci d'être homme et quel ennui de vivre !

Pour connaître la pensée des pauvres humains vivant dans les maisons entassées des villes modernes, Jésus interroge les fumées, émanation des âmes inquiètes, s'élevant par-dessus les toits sombres, car :

Tous les cœurs s'éteignant, les âmes allumées,

Tous ont au-dessus d'eux d'invisibles fumées

Blanches, si c'est vertu, — noires, si c'est luxure.

Le Prophète erre dans les villes, se met en quête des églises, et quand il en découvre une, il constate qu'elle est vide et que ses autels sont abandonnés. Devant cette absence de fidèles, il objurgue les passants de penser à la Foi, de vivre seuls avec l'espoir d'entrer un jour au Paradis. Un bon chrétien qui l'a entendu lui demande de ne pas le séparer des siens quand l'heure de la mort sonnera pour eux et pour lui, car le Paradis sans eux serait l'Enfer.

Jésus est exclusif, car il ne veut même pas accueillir parmi ses élus l'homme à l'esprit droit qui a écouté ses discours sur la place publique.

Jésus devant le tumulte de la mer, dont la lune règle « le cours changeant », dans une parabole fleurie compare celle-ci à la face de Dieu :

*Or la face de Dieu, douce comme la Lune,
Voit se mouvoir aussi les âmes une à une...
Et Jésus ajouta : Tout est faux, si ce n'est :*

*La mer s'agite et c'est la lune qui la mène,
Et Dieu pareillement conduit la vie humaine
Vers un but qu'elle ignore et que lui seul connaît.*

Le Fils de Dieu déguisé en vieux mendiant sollicite la charité sous un portail d'église, et constate que plus l'homme possède de biens, moins il donne, et que la générosité habite le plus souvent le cœur des déshérités.

Hélas ! plus Jésus va sur cette terre abandonnée par la Foi, plus il se désespère d'être redescendu ici-bas. Et dans sa désolation il souhaite :

*N'être plus Dieu ! Dormir et ne plus faire envie
Et n'être plus qu'un homme oublié qui descend
Dans la tombe, pleuré comme on pleure un absent.*

Dans le *Livre de Jésus* Rodenbach n'use que d'alexandrins, et plusieurs parties de son poème sont écrites comme des litanies. Cette forme liturgique convient bien au sujet. Il est certain qu'en mettant dans la bouche du Christ des paroles aussi délibérément pessimistes, Rodenbach s'est écarté de la tradition chrétienne.

Lorsqu'après la composition de son poème, il en avait lu de larges extraits dans des conférences sur la *Littérature Biblique*, l'accueil du public catholique belge avait été très froid. C'est là, sans doute, qu'il faut chercher la raison pour laquelle l'auteur resté bon chrétien différait d'achever son ouvrage et de le publier, surtout à l'époque où il désespé-

rait d'échapper au mauvais destin qui l'accablait à Bruxelles, après la disparition du *Progrès*.

Voici une parabole de ce curieux livre si exceptionnel dans la production du scrupuleux Georges Rodenbach :

*Le bon chrétien a dit : « Considérez, Seigneur,
Qu'à mon simple foyer habite le bonheur.*

*Daignez voir que je n'ai choisi ma fiancée
Que pour l'or de son âme et sa riche pensée,*

*Au lieu de supputer comme tous à combien
S'élèveraient un jour l'héritage et le bien.*

*Daignez considérer que, quoique très fragile,
J'ai marché dans l'amour selon votre Évangile,*

*Qu'à cause de cela j'ai quitté pour jamais
Et mon père et ma mère et tous ceux que j'aimais.*

*Afin, en m'attachant à cette unique femme,
De n'être tous les deux qu'une chair et qu'une âme.*

*Daignez vous rappeler que nous fîmes serment
De nous aimer très fort, très bien, très longuement,*

*Et que c'était un soir dans une vieille église,
De ces soirs dont l'ivresse à tel point exorcise*

*Que j'imaginais voir, sous les cierges tremblants,
Que même mes habits étaient devenus blancs.*

*Considérez aussi que depuis l'origine
Son âme est pour mon rêve un bouquet sans épine.*

*Le temps n'émonde rien de mon bonheur touchant
Et j'ai vu s'agrandir mon amour, comme un champ,*

*Et vous avez, Seigneur, rempli ma bergerie
A tel point qu'aujourd'hui sur la calme prairie*

*Devant vous, le Pasteur céleste, nous broutons
Le béliet, la brebis et les heureux moutons !*

*Mais vous savez pourtant que dans quelques années
La Mort nous couchera sous les herbes fanées,*

*Et c'est pourquoi j'espère en vous, mon doux Seigneur,
Pour que vous protégiez les miens du suborneur,*

*Pour que vous les gardiez du lourd péché qui damne,
Et qu'au lieu d'être alors le juge qui condamne,*

*Vous nous soyez un hôte accueillant et jaloux
Qui nous sauve à jamais de l'atteinte des loups.*

*Car sans ma femme et sans les enfants de ma race
Ce me serait l'Enfer — même avec votre grâce,*

*Et dans le Paradis je serais malheureux,
Car tout votre beau ciel serait vide sans eux. »*